

Les flots bleus

Ça s'appelle « Les Flots Bleus » et c'est un hôtel pas tout à fait miteux mais presque. Les deux étoiles sont barrées sur la plaque de l'entrée et le gérant s'active aussi bien en cuisine qu'à un semblant de ménage. Thomas est arrivé hier, à 22H ; ce matin il a compris être le seul client. Sa chambre, 20 mètre carré au parquet craquant fendu et poussiéreux, donne sur la mer. Thomas est venu pour ça : voir la mer. Le médecin a conseillé du repos. Un doigt posé sur la carte, deux heures de train et le voilà dans un lit si usé qu'il engloutit le corps et les vertèbres comptent les lattes. Il a transporté l'oreiller grisâtre sur le fauteuil Voltaire élimé et s'est installé, la nuque calée, face à la mer. Il ne fait pas vraiment beau. Il ne pleut pas non plus. C'est un de ces matins gris où en ville la mélancolie prendrait le dessus ; mais avec la mer, le vent de la liberté souffle sur la vie de Thomas. Des vaguelettes ondulent à la surface et viennent mourir en écume sur les galets. Les rayons du soleil percent les nuages, là-bas, au loin, pour miroiter sur le bleu noir, le sombre ouvert de l'infini.

C'est aux dix heures annoncées par la cloche d'une église que Thomas les aperçoit. Toutes trois pas très grandes, pas très âgées non plus. Un peu obèses. Les bouches ouvertes et les nuques déployées lui indiquent qu'elles rient aux éclats. Leurs pas sur les galets ne ralentissent pas. Elles marchent sans vaciller avec l'assurance de la jeunesse qui n' imagine pas la chute. Est-ce parce que le vent joue avec leurs cheveux qu'elles les ramènent en chignons sages avant de se dénuder ? Elles se tiennent la main et piétinent l'écume. Les corps avancent à mi-cuisse dans la mer pour s'accroupir dans une danse sans musique.

Pour un vieux célibataire comme Thomas, le spectacle est inespéré. Calé dans son Voltaire, il en oublie le petit-déjeuner bloqué quelque part entre l'estomac et le gros intestin.

A l'horizon, il a cru voir une vague. Une vague géante. Est-ce une de ces vagues que les spécialistes nomment « scélérates » ? Thomas a vu un Thalassa sur ce sujet il y a longtemps. Les deux mains agrippées au Voltaire, Thomas quitte l'horizon du regard pour admirer les seins dansants et les chutes de rein en farandole. Tout est calme et gris. En allant à la fenêtre, il pourrait peut-être entendre leurs rires. Il cherche son portable des yeux, se remémore la conduite à tenir en cas d'accident. Son regard se porte à nouveau sur les jeunes filles. Il croit défaillir. La vague est là, immense, posée en apesanteur sur les rires, les fesses et les chignons. D'un bond, Thomas est à la fenêtre. Des vaguelettes frissonnent et viennent mourir en écume sur les galets. C'est le 112 qu'il faut composer, pense Thomas, en scrutant la plage, la mer, le ciel. Elles vont mourir, c'est sûr. Elles sont trop jeunes pour mourir. Comme s'il

existait un âge juste pour disparaître ! Les secours vont venir rapidement.. Sûrement. Ils vont les sauver .. Peut-être.. au moins une...Peut-être pas... Le portable, sur la table de chevet est à une enjambée de la fenêtre. Il faudrait composer le 112.

Le 112, pour leur dire quoi ? Qu'il a vu trois jeunes filles se noyer à trente mètres de la plage? Avalées par une vague scélérate par temps calme ?

Se ravisant, il s'écrase dans le fauteuil. Avec son arrêt thérapeutique pour surmenage, sera-t-il crédible ? Il doit devenir fou, schizophrène ou paranoïaque, névrosé enfin une maladie grave avec des visions. Ses mains moites absorbent la poussière du Voltaire. Il a envie de vomir. Le petit-déjeuner s'est débloquent, il remonte.

Est ce un accident ? Un suicide collectif de jeunes désespérées qui se sont croisées sur le web ? Les journaux mèneront l'enquête se dit il, rassemblant pyjama et brosse à dents.

« Finalement la mer ne me réussit pas » annonce -t-il à l'hôtelier blasé.

Dans le train le ramenant à la grande ville, Thomas, longeant les prés salés, essaye de se souvenir si sur les galets il y avait ou non des vêtements...

Léa Antony